

Ce mois a dû tracer quelques nouvelles rides sur mon vieux visage.

Cependant, afin de vous déridier un peu, **voici une bien peu commune histoire d'amour : Il était une fois une jeune éléphante de 20 ans**, « Sabitri » de son nom. On l'avait photographié à l'intérieur de ICOD même, lors de son passage l'an dernier. Le cirque dont elle était pensionnaire venait juste de s'installer dans une petite ville en amont de la Damodar, ('notre' rivière) à environ 150 kilomètres d'ici. Les profondes jungles de Bankoura recouvrent des collines qui s'étendent en ondulant sans interruption jusqu'aux grandes réserves du Jharkand. Tigres, éléphants, bisons indiens (gaurs), panthères, ours, pythons y abondent encore. Et voici qu'un beau jour d'août, un grand éléphant mâle en rut fait irruption sous la tente et emmène séance tenante sa belle au plus profond de la forêt vierge où il lui tient pendant quinze jours sa cour d'amour. Dans le même temps, tous deux font la une des journaux, car le propriétaire voulant récupérer son pachyderme, a envoyé une dizaine de professionnels à sa poursuite. L'histoire se corse lorsqu'on apprend que onze éléphants mâles se sont détachés de leur harde respective du Bihar pour se lancer sur la piste à vingt kilomètres en arrière de la femelle, dévastant tout de frustration sur leur passage. Les aborigènes de 'Meija' (ils sont environ 10.000) se mettent à craindre le pire. Un jeune adolescent est tué sur leur passage. Les villageois ne peuvent plus dormir la nuit. Le grand 'tusker' (c'est ainsi qu'on nomme un porte-défenses) amoureux déjoue à la fois les hommes et ses poursuivants jaloux. Seuls des journalistes naturalistes peuvent les approcher et envoyer aux médias d'excellentes photos des deux jouvenceaux. Le 'mahout' du cirque (le dompteur personnel de Sabitri) essaye de l'appeler plusieurs fois avec son cornet, mais en vain, car il n'est pire sourd que celui – ou celle- qui ne veut rien entendre (Et sur ce point, j'en sais quelque chose !) Décision est prise d'essayer d'endormir le grand mâle pour capturer la captive en fugue car les poursuivants deviennent dangereux, ayant déjà dévasté un hameau. Et juste avant que nos tartempions s'organisent, voici que de commun accord, les deux éléphants se séparent et notre « Sabitri » rejoint tranquillement son cirque par un chemin détourné après trois semaines d'échappée. Une histoire d'amour qui finit d'autant mieux que des milliers de gens se pressent pour aller voir l'héroïne...ce qui rend son propriétaire subitement plus riche qu'il n'avait jamais été !

Cette anecdote pour souligner que nos problèmes quotidiens sont parfois -souvent – agrémentés par des histoires exotiques qui sortent de l'ordinaire. Ces faits divers seraient d'ailleurs bien plus passionnants pour beaucoup d'entre vous que les difficultés que nous rencontrons, les complications que nous subissons, les détresses que nous découvrons ou les discours que nous pouvons faire. Mais la vie se compose de tout et il nous faut poursuivre les descriptions au jour le jour. (En fait pas exactement, car il me faudrait bien plus de pages pour les décrire chaque mois !)

Les fêtes ont succédé aux fêtes et cela non plus n'est pas de tout repos. **Il y a eu le festival Gopala (Krishna enfant)**. Ce fut notre Rana déguisé en 'enfant divin', jouant de la flûte au milieu des brebis, puis sur la fourche des arbres, qui assura le beau succès que cette journée car il prenait son rôle très au sérieux. **Puis la Vishwakarma Pouja, fête de l'Architecte des mondes et le seigneur des arts et des travailleurs**. ICOD avait fait fabriquer une grande statue de 3 mètres avec le héros et son éléphant. Chacun et chacune a déposé à ses pieds en offrande l'instrument caractérisant son travail. Un de nos travailleurs, brahmane, a officié comme poujari (prêtre) Depuis 6 mois, c'est lui qui a été désigné pour tous les mariages et toutes les cérémonies. Pas besoin de payer un « deux fois nés », ce qui est une économie fort judicieuse car parfois il n'y a pas plus rapace. Ensuite trois jours, matin et soir, de prières, bénédictions,

danses et chants. Bruyant, fatigant, car chacun est excité au plus haut point. Moi, je me contente d'assister, de revoir des offrandes ou des fleurs...et de continuer mon travail. Car jamais de vrais divertissements pour nous les responsables. **Puis Oshto Nag, la fête de la déesse à huit coiffes de Najas (cobras)** Une colossale statue de huit mètres a été érigée à l'arrêt de bus sous une merveilleuse tente représentant un temple grec en détail. On m'a invité à l'inaugurer et j'ai allumé la lampe à trois niveaux devant la statue, fait un discours rappelant que ces « Thakours » (dieux ou déesses) ne sont que des représentations des attributs infinis du Seul Dieu unique et universel. Une fois de plus, certains amis se scandaliseront : « Mais qu'est-ce que tu vas fabriquer avec ces idoles. Restes-en aux pauvres, cela ne te suffit pas ? » L'ennui pour moi c'est que je n'ai jamais rencontré 'des pauvres', mais bien des personnes qui sont pauvres, qui font partie d'une civilisation particulière, l'indienne, qui est pluri-culturelle. Et leurs différentes cultures sont toutes religieuses. Donc si je veux aimer (ou aider) ces personnes, je me dois de les respecter au plus profond d'elles-mêmes. **Cela fait partie de mon dialogue en profondeur avec l'âme indienne elle-même.** En jargon religieux, on appelle cela, 'spiritualité d'incarnation'. Que beaucoup m'invitent pour des événements religieux sont un étonnant signe de tolérance. Imaginons en Suisse un imam musulman invité à inaugurer la bénédiction d'une chapelle ! Il ne me reste qu'à garder la juste mesure pour que chacun et chacune comprenne que je ne suis pas de leur propre croyance. Je ne puis tout de même pas les interpeller comme le prophète Isaïe : « Ne savez-vous pas, porteurs d'idoles en bois taillé (ici en glaise !), que vous priez un dieu qui n'entend pas et qui ne sauve pas, puisqu'il n'y a pas de Dieu Sauveur en dehors de Yahweh ! » Mais cela se passait il y a 2750 ans environ et j'espère que nous comprenons peu à peu que les choses se passent en fait autrement. Dieu tient-il vraiment compte de la vérité de nos croyances - et fréquentes illusions - ou bien plutôt **de la vérité de notre vie accordée à notre cœur ?** Jésus-Christ m'a lentement appris à opter pour la seconde solution. Car c'est justement Sa Vérité qui me rend libre. Ah ! Si nous connaissions le don de Dieu pour chaque homme et chaque femme de l'univers, on ne se poserait plus ces questions !

Puis Gopa m'a accompagné le lendemain pour couper le ruban d'un **Camp de don du sang**, à l'intérieur du même pavillon. Rediscours, à thème social cette fois : « Vous adorez la déesse et vous ne respectez souvent pas les femmes, les filles, voire votre propre mère ... » Trente minutes de ce thème et on est venu nous remercier d'avoir osé aborder un sujet non-religieux..., même si les jeunes gens faisaient la tête. Ils auraient préféré un sujet politique un peu explosif.

Comme par hasard, un groupe de **50 représentants de 40 ONGs du CIPODA** ont passé sur la route ont entendu les discours et se sont arrêtés. Ils en ont reparlé dans notre réunion d'ICOD peu après. Meeting des plus houleux. Nous avons reçu des lettres d'accusation anonymes contre certains responsables du CIPODA, signés par 37 ONG proches de la frontière du Bangladesh (Nadia) Nous avons exigé une rencontre et c'est ICOD qui a été choisi, car il m'est plus facile d'arbitrer ce genre de meetings que mes collègues toujours suspectés de prendre parti. Par téléphone, depuis deux jours on nous avertissait que des bombes seraient lancées et qu'une bande de hooligans était en route pour 'tout casser'. Effectivement, un gang d'une vingtaine d'activistes avait quelque peu ravagé le Bureau du CIPODA la veille. Les mêmes (?) se sont pointés après une heure. Ils furent avertis que seul un dialogue entre gentlemen serait accepté. Trois heures de tensions, parfois de coups de gueule, mêlées d'interventions pour calmer les plus excités...pour découvrir enfin que toutes les accusations étaient basées sur des fausses lettres, scellées par de faux timbres, et ayant été volées au bureau du CIPODA ! Donc tout ce tohu bohu reposait sur de la fumée ! Surtout grâce à Kamruddin et Wohab, chacun/ne se sépara alors en jurant ses grands dieux qu'on ne les reprendrait plus. Il me fallut accepter de tendre les deux mains et recevoir ensemble toutes les autres mains en signe de paix. Dieu! Pourquoi l'Harmonie proclamée nécessite-t-elle tant de malentendus,

voire de bagarres ? Cela me sera toujours un grand sujet d'étonnement...Mais s'il est vrai, comme me l'écrivait un ami lyonnais, que « **La fleur de l'illusion produit le fruit de la réalité** » (P.Claudiel), alors, mes (si nombreuses) illusions porteront des fruits qui demeureront !

Les malentendus arrivent aussi à ICOD où nous avons dut suspendre un jeune travailleur pour une stupide affaire d'amourette. On m'a demandé de lui signifier la décision. Il le prit si mal qu'il eut des mots plutôt malheureux qui firent le tour des travailleurs. Ces derniers décidèrent de ne pas le laisser revenir à cause du manque de considération qu'il m'avait montré. Peu de chose en vérité que j'avais déjà oublié. Mais lorsque le Comité Directeur décida ensuite de le réintégrer en lui coupant dix jours de salaire, ce fut le drame. Réunion agitée avec les 35 travailleurs qui réclamaient son expulsion. Motif avoué, non pas sa bêtise, mais le fait qu'il m'ait pris à parti. Le chauffeur exprima clairement les motifs : « Partout où je vais, je vois le respect que tous témoignent à Dada, et voilà qu'ici, un comble, il pousse le comité à tout pardonner. Et bien nous, on refuse ! » Moment de tempête, vite calmée quand leur fut présentée la parabole de la femme adultère : « Que celui qui n'a jamais fait de sottise lui lance la première pierre » Chacun a vite compris qu'il ou elle avait été déjà pardonné plusieurs fois pour des stupidités bien plus graves. Et cela m'a permis de remercier chaque travailleur et travailleuse de m'avoir pardonné aussi souvent mes propres écarts ou incompréhensions...

Plusieurs correspondants ont souligné l'exceptionnelle importance des **activités de « Comités Féminins » dont la dernière Chronique s'était fait l'écho.** En fait, je les ai rencontrés à nouveau, cette fois avec la Secrétaire de ICOD, Gopa. Il y eut un premier accueil, absolument délirant, d'un groupe d'une cinquantaine de femmes, dans un hameau des plus miséreux situé dans une presqu'île de plaines inondées. Les castes les plus basses ne mettent aucune limite aux superstitions, et leur enthousiasme si peu orthodoxe doit malgré tout amollir le cœur de la déité... et nous en faire bénéficier! Beaucoup étaient venues sur des barques faites d'un simple cocotier évidé. Je les avais souvent utilisées pendant les inondations, et je puis vous certifier que l'équilibre est si instable qu'il suffit du moindre faux mouvement du corps pour les faire chavirer. Ma solution était de rester accroupi au fond en maniant la pagaille du début jusqu'à la fin. J'avais bien essayé en son temps de jouer les trappeurs de l'Alaska en restant debout, mais se retrouver une fois sous son embarcation sans moyen d'en sortir seul vous enlève pour la vie l'envie de recommencer. Mais ici, les femmes, debout, naviguaient avec des kyrielles d'enfants qui n'avaient bien entendu jamais appris à se tenir tranquille. Et pourtant, les pirogues semblaient glisser sur les eaux de façon aussi stables que des navires de ligne. La réception fut extravagante. Gopa en particulier fut reçue comme une déesse. On m'accorda moins de dignité, et je dus rester debout sur une planchette « OM » (le monôme sacré par excellence) et rester stoïque sous des avalanches de fleurs, de sucreries lancées à la volée, de lacets de feuillages aux pieds et aux bras. On tortilla même mes cheveux longs en queue de cheval avec une touffe de jasmins. Nous reçûmes deux châles, puis tout le monde se mit à danser au rythme d'un petit orchestre local mené par un groupe de jeunes sannyasis (moines hindouistes) tout de blanc vêtu avec un long 'pallu' blanc (écharpe tombante jusqu'aux genoux). Même si on m'attribua un gros point rouge sur le front, Gopa eut le droit au lac carmin aux pieds et aux bras, ainsi qu'à différents signes sacrés, car elle, elle était hindoue. Après une demi-heure, on nous fit allumer des lumignons posés en groupes de quatre sur des écorces de palmier de Palmyre qu'on nous demanda de mettre à l'eau. Durant l'opération, une flottille de pirogues se tenaient en éventail devant nous tout en offrant leurs propres lampes à huile à allumer. Et cela sans chavirer. C'est ainsi que soudain, les eaux furent recouvertes de dizaines de mini-embarcations portant des centaines de lampes. En quelques minutes, les barquettes disparurent comme par enchantement dans le lointain pour en porter la lumière à d'autres hameaux éloignés et isolés par les eaux. Après avoir bénit à tour de bras femmes et enfants qui s'étendaient de tout

leur long sur notre passage, nous fumes invités à rejoindre par voiture une école secondaire à cinq kilomètres.

Sept à huit cents femmes nous attendaient dans un immense Hall. Elles étaient encadrées par des compagnes d'âges mûrs portant des saris orange à flammes d'or, faisant partie du « **Bataillon de la Libération** » que la Chronique 83 avait mentionné. Tout autour de la salle se répartissaient en ligne bien distincte des jeunes filles en rouge, à châle ocre à la taille et pantalon flottant blanc : « **La Compagnie de la Libération** » Elles portaient toutes avec fierté le slogan : « **Mettre fin aux atrocités contre les femmes, nous le pouvons !** » Et le spectacle put commencer avec comme thème du jour : « **Violences familiales** » Triste spectacle en vérité que cette succession de femmes mariées de tous âges venant prendre le micro devant nous en disant : « Baba, Ma » (Papa, maman), nous n'en pouvons plus, faites quelque chose... » Et une litanie d'horreurs récitée souvent en pleurant : Toute jeune mariée flanquée à la porte après trois jours de mariage, vieille maman battue par son unique garçon, épouses nous montrant leurs bleus et leurs bosses, histoires d'ivrognes, de violences, de viols conjugaux, de gosses battus, meurtris, abusés par leur père ou oncle, femme de 50 ans hurlant que son mari lui avait interdit de venir, mais qu'elle se fichait pas mal de la raclée qu'elle prendrait ce soir etc. » Cela dura plus d'une heure, avec comme un leitmotiv qu'on m'adressait : « Pourquoi le mariage est-il comme cela ? Pourquoi Dieu permet ces souffrances et ces violences, pourquoi ? » L'extraordinaire était qu'aucun de ces témoignages n'était isolé. Je veux dire que chacune était 'encadrée' par une voisine témoin, un membre de la famille, une belle-mère ou une des femmes du groupe. Et entre chaque témoignage, la salle entière scandait en chœur en tendant les bras aux mains ouvertes : « **La force des femmes, c'est notre union. On n'est pas seules. Un jour nous vaincrons** » Et même si déjà des vieilles femmes se roulaient à nos pieds ou nous saisissaient les jambes, le pire était encore à entendre.

Car ce fut le tour des jeunes filles. En fille indienne dans leurs vêtements flamboyants, les 'Filles de la Libération' s'emparèrent une à une du micro pour narrer, soit leur propre situation, soit celle d'une jeune voisine qui trop timide pour parler, leur entourait la taille. « J'ai 16 ans. Mon père a fracassé la tête de ma mère avec une hache il y a deux mois, je le hais » - « J'ai 18 ans. On est cinq sœurs. Notre père a fiché le camp il y a deux ans. Avec notre mère, on travaille avant et après l'école pour pouvoir vivre. Moi et ma jeune sœur, on vient de finir notre 'Bac'. Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? comment on va pouvoir se marier ? » Et sa jeune sœur essaya de saisir le micro mais s'effondra en pleurant. La grande la console en lui disant : « Mais on n'est pas seules, tu sais bien » Et plusieurs autres filles de les entourer pendant que les aînées lançaient leur refrain repris en chœur : « **C'est la force des femmes. On les aidera jusqu'au bout. On peut le faire et on le fera** » Puis une fille déjà en pleurs se saisit du micro : « J'ai 13 ans. Mon papa que j'aimais tant m'a emmenée chez un oncle à Kolkata, et puis...je ne peux plus... » Et elle éclate en sanglots. Une de ses grandes amies responsable parle à sa place : « Elle a vu son père prendre de l'argent de cet oncle qu'elle ne connaissait pas. Et puis la porte s'est refermée et elle s'est retrouvée prisonnière. Et on lui a amené des 'clients'. C'était une maison de prostitution. Quelques jours plus tard, je suis passé là avec Mina (la fondatrice) car on s'occupe aussi des quartiers chauds. Et voilà qu'on aperçoit cette fille avec un homme âgé. On était stupéfié et indigné car on croyait qu'elle y était venue seule. C'est alors qu'on a tout appris. Heureusement, une policière en civil était avec nous autrement on n'aurait jamais pu la sortir de là. La 'Madame' l'aurait à coup sûr transféré ailleurs ! » Et notre fillette de se précipiter devant tous dans les bras de Mina en pleurant de plus belle. Je crois bien que toutes les grandes filles pleuraient elles aussi ! Puis ce fut le tour d'une fillette de 10 ans expliquant la mort successive de ses parents et les brimades qu'elles subit chez sa tante. Elle m'étreint les pieds en criant : « Je veux partir avec vous au Code (ICOD) » pour se réfugier finalement dans les bras de Gopa. Une grande fille de plus

de 20 ans s'avance alors : « J'ai fait un mariage d'amour. J'étais jeune et je l'aimais. Pendant quatre ans, mon mari a été parfait. Puis on a du déménagé. Et il a changé. Il aimait une autre fille. Il a commencé à me battre. On avait deux enfants. Il les battait tellement qu'un jour je suis parti chez mes parents...qui m'ont mise à la porte en me disant : 'Tu as voulu te marier par amour sans notre consentement, on ne te connaît plus !' Et maintenant, je vis comme une mendicante chez une cousine...Pourquoi a-t-il fait ça, je l'aime toujours ? » Que n'a-t-on pas alors entendu dans l'heure suivante! Mais je ne puis tout dire, car finalement c'est ce que je vous raconte si fréquemment des drames vécus autour de nous.

Puis ce fut à notre tour de continuer le dialogue. Pas facile, car beaucoup interrompaient et lançaient leurs « Pourquoi » angoissés. Cela dura encore plus d'une heure. Tout était minuté par les responsables et rien n'était laissé au hasard. Gopa pour sa part, évitant de se lancer dans la partie morale toujours pleine d'écueils que j'avais choisie, s'est tranquillement attachée à montrer comment seule l'égalité des sexes peut résoudre une partie de ces problèmes, mais égalité acceptée et voulue par les femmes aussi. Car là est le hic, tellement l'asiatique en général est en quelque sorte préfabriquée pour accepter sans broncher la supériorité du mâle, encore que l'histoire —que la plupart ignore- montre d'éclatants exemples de femmes qui ont changé le cours de l'histoire indienne. Son tranquille discours lui valut d'être vénérée comme « Sarada Devi, la sainte femme de Ramakrishna. De mon côté, ce que j'avais tenu aussi à développer est que les atrocités contre femmes et enfants sont universelles, et les statistiques européennes sont absolument éloquents. Les auditrices étaient stupéfaites d'apprendre que les maisons pour femmes battues y sont archi-pleines et que les disparitions d'enfants et de jeunes filles battent des records chaque année. Certaines purent comprendre que la 'libération' de la femme ne mène qu'à une plus grande oppression (pour les enfants en tout premier lieu) quand elle contribue à l'éclatement de la famille, des valeurs morales de base et des références et au rejet d'un Dieu ou Être Suprême qui reste alors le garant des Droits de l'homme, de la femme et de l'enfant. Je n'ai pas dit 'les religions', car en tant que telles, elles contribuent pas mal à l'exacerbation de ces problèmes de domination masculine...surtout par ici où tous sont croyants. J'ai sous les yeux des statistiques récentes disant que 85 % des jeunes indiens veulent que leurs parents transmettent fidèlement leurs croyances religieuses, alors que ce ne sont que 23 % en Europe et ...20 % en Chine. Je sais que la pente des statistiques comparatives est glissante aussi je ne rentre pas dans les détails. Une conséquence immédiate de nos discours fut des plus amusantes. A l'étage se tenait une réunion de professeurs. Ils ont sans doute entendu ce qu je disais, car les haut-parleurs diffusaient aux quatre coins alentour, à la manière indienne. Mais ce n'est que quand ils entendirent les paroles de Gopa qu'ils se mirent tous à la fenêtre de l'étage en demandant qui étaient ces 'étrangers' qui parlaient tant contre les hommes et pour quelles raisons. Informés, ils tinrent à nous rencontrer. Mais les femmes formaient deux haies épaisses à notre départ jusqu'à la voiture et ils ne purent que nous courir après en gesticulant. Une belle occasion de dialogue perdue pour clore une journée des plus exceptionnelles. Car ces réunions ont régulièrement lieu, et avec des thèmes divers. Le courage et la profondeur de ces manifestations illustrent d'eux-mêmes la maturité des organisatrices. Elles méritent bien toutes le fait que le nombre d'atrocités dans leur secteur soit en nette régression depuis plusieurs années. Réellement, les jeunes filles ont déjà la perspective d'un meilleur avenir. Quelle récompense, même si elles ne reçoivent pas le Nobel de la paix !

A propos de Nobel, les journaux indiens ont également pas mal parlé des problèmes, dits scandaleux, entourant Mère Teresa et son absence de foi. Des amis français m'ont dit leur incompréhension personnelle d'une part et leur perplexité devant la présentation provocante des médias. Personnellement, je connaissais déjà un peu ces questions, car le Cardinal de Calcutta qui la suivait de près m'en avait déjà parlé il y a bien longtemps. De plus, j'ai pu avoir accès à des documents directs peu

après sa mort grâce à ses Frères. Je puis donc dire en toute certitude que les faits rapportés sont exacts, mais fort mal interprétés. En quelques mots, elle a vécu presque 50 ans dans une profonde « Nuit de la foi » C'est un phénomène religieux bien connu chez certains grands mystiques : ils continuent de croire en Dieu, mais ils n'en ressentent aucune certitude. Une expérience extrêmement douloureuse qui faisait dire à Sainte Thérèse de Lisieux peu avant sa mort et pour autant que je me le rappelle : « Je chante l'Amour de Dieu non parce que je crois, mais parce que je veux le croire » C'est une des plus grandes épreuves possibles, qui faisait écrire à Mère Teresa : « Tout le monde me voit sourire, mais tout est ténèbres en moi, car je ne puis croire que Dieu existe et qu'il m'aime. **Et pourtant, je sais qu'Il existe et qu'Il m'aime** » Les incroyants hausseront les épaules. Mais de donner sa vie aux lépreux et aux mourants comme l'a fait Mère Teresa tout en disant, mais sans le ressentir et avec un sourire perpétuel, que Dieu est présent en elle et en eux est d'un héroïsme rarement atteint. Bref, ces 'révélations', loin de rabaisser la grandeur de cette humble religieuse, ne font que la grandir pour la placer au niveau des plus grands mystiques de tous les temps, chrétiens, hindouistes, soufis, juifs bibliques ou de la kabbale, bouddhistes et bien d'autres. Laissons donc aux médias grand-public la responsabilité de leurs légèretés et de leurs si souvent profondes balivernes !

Notre ami Mohammed Wohab, le fondateur de SHIS (Sundarbans), vient de recevoir des mains de la Présidente de l'Inde elle-même, une récompense nationale pour , je cite, « **le travail de toute une vie menée au service du développement** » Accompagnée d'une médaille en or et d'un chèque de 200.000 roupies (plus de 4000 €), cette citation largement méritée récompense à la fois l'ensemble des mille travailleurs sociaux de SHIS et les autres milliers du CIPODA dont Wohab est le président. C'est pour moi personnellement une grande joie de voir ses 27 années de lutte courageuse et ininterrompue contre l'adversité, si bien reconnu à l'échelon national. Un film a été présenté à Delhi pour cette occasion en face de plusieurs ministres et de centaines de personnalité, dont une des plus grandes actrices indiennes, sur les résultats de son travail. Il paraît même qu'ICOD y était présent, en quelques rapides images. Wohab a déclaré sur-le-champ au micro que la somme reçue serait intégralement versée aux sourds-muets pour leur offrir une coopérative. Bravo donc, mon jeune frère musulman !

Nous avons enfin démarré ce Centre de Formation dont je vous rebats les oreilles depuis plus de trois ans. Pour l'instant, il est réduit à sa plus simple expression, car il n'est pas vraiment terminé. Nous creusons ce mois un puits tubé (250 mètres de profondeur) et installons l'électricité (quelques centaines de mètres de câbles !) avec en plus des pompes pour alimenter les réservoirs d'eau. Dès que la mousson sera terminée, il nous restera à rehausser tout le terrain de 'un pied' (33 centimètres) pour enfin éviter que tout soit chaque année exondé et qu'on puisse y dessiner chemins et jardins. Enfin il reste à acheter tout le matériel pour accueillir des groupes des 30 à 50 personnes. Comme SHIS, qui organise le tout, a des difficultés budgétaires, c'est CIPODA qui nous dépanne en prenant tout cela en charge. C'est donc Dominique Lapierre qui est mis cette fois encore à contribution, puisque c'est lui qui finance le CIPODA. Décidément, comme homme providentiel, on ne fait pas mieux ! Mais une fois de plus la leçon à en tirer c'est qu'il faut à tout prix que les grandes ONG mettent plus à contribution le gouvernement qui lui, a l'argent nécessaire, mais qui n'ouvre ses vannes qu'aux organisations qui acceptent de se peindre de ses couleurs politiques. Ce qui est plus que dangereux à tous points de vue.

Bref, pour l'instant, on me met depuis trois semaines pleinement à contribution, car je dois assurer deux causeries de une heure par jour. Plus la visite guidée et la prière interreligieuse des groupes de vingt travailleurs sociaux qui viennent chaque lundi. J'ai protesté pour la forme et j'ai eu la surprise de voir qu'on m'a entendu. Les groupes ne reviendront donc qu'après les travaux en fin octobre. Ouf !

Nous continuons ainsi notre bonhomme de chemin loin des feux de la rampe, et c'est tant mieux, car cela nous permet de **préparer minutieusement les cérémonies du Deux Octobre qui marqueront l'ouverture officielle de la Maison de Prière**. Nous sommes en tous cas encouragés de savoir qu'en ce même temps, le Premier Ministre de l'Inde et Sonia Gandhi, tête du parti au pouvoir, seront aux Nations Unies pour proclamer ce jour d'anniversaire du Mahatma Gandhi, « **Journée Mondiale de la Non-violence** » Nous savions depuis Tertullien l'Africain (il est né à Carthage), que '**la non-violence est une des lois de la vie**'. Un Galiléen Juif le lui avait déjà enseigné 150 ans auparavant. Mais il a fallu Gandhi l'Indien et l'hindou pour la mettre en valeur par toute son existence en ces temps modernes. Peut-on espérer que les chrétiens enfin, se décident à en faire la condition de la Loi d'amour ? Sinon tous les hommes de bonne volonté !

30 septembre. Cette chronique était terminée lorsque tout tombe, littéralement, à l'eau. Car, coup de théâtre avec des pluies torrentielles durant trois jours qui plongent Kolkata dans une des plus grandes tragédies de ces dernières années (jusqu'à quatre mètres d'eau) immobilisant tout trafic, et des inondations massives qui suivent l'ouverture des grands barrages de la Damodar en amont. Des milliers de villages sur quatre districts, dont Howrah, sont isolés, Des dizaine de milliers de familles ont vu leurs demeures disparaître. Plus de un million de personnes deviennent des réfugiés dans des camps du gouvernement ou campent en haut des grandes digues. A ce jour, déjà 60 morts. Toutes les voies de communication étant coupées, l'armée ravitaille à tour de bras, par hélicoptère, les sites que nous connaissons si bien pour y avoir travaillé durant des années : Jhikhira, Bhatora, Amragori, Udayaranpur...et les Sundarbans. Les appels d'aide viennent de partout.

ICOD est aussi touché. Kamruddin nous téléphone plusieurs fois pour nous signaler que son centre (et son minibus) sont prêts à accueillir nos pensionnaires, à n'importe quelle heure de la nuit. Mais il est à 50 kilomètres. La mairie met également une grande salle à notre disposition. Nous avons choisi d'évacuer hier à 21 heures les 25 plus petits. Ils ont été logés à Bélari, avec les cinquante jeunes aborigènes rescapés des camps de travail des briqueteries. Nous ne craignons rien car nous savions que le front de la Damodar à ICOD avait été suffisamment surélevé pour que les flots n'atteignent que le pied de la maison de prière, mais n'aillent pas jusqu'aux habitations. Nous avons également confiance aux surélévements qui nous séparaient des rizières inondées de droite et de gauche.

Las ! Le 28, nous entendons comme un grondement qui nous arrive côté route (elle domine de trois mètres notre portail d'entrée. Et voilà que surgit un ruissellement juste de ce côté. En traîtresse, l'eau attaque par l'arrière. En dix minutes, c'est un torrent assourdissant qui entoure le bungalow de la famille hébergeant trois aliénés. Le vieux père hurle comme un chacal à la lune, avec ses bras tendus car le torrent s'est divisé et entoure son habitation. Tous les travailleurs sont appelés pour les évacuer avec leurs biens dans le centre de formation.

En un rien de temps, l'eau s'infiltré partout, dévale et remplit la grande rizière, se faufile en rugissant dans les canalisations du nouveau centre, jaillit de l'autre côté, part à l'assaut de notre Bungalow Gandhi tout en se jetant en deux endroits dans le grand étang qui bientôt ne peut plus le contenir. L'eau s'élance alors avec une vigueur nouvelle dans le canal, bondit bientôt par dessus les vannes, et va se jeter dans la rivière...qui pour un temps encore est plus basse que notre niveau. Les flots se déversent alors dans le grand pré des orphelines et partent à l'assaut, mais plus sagement car ça grimpe, des escaliers de leur bungalow et du Centre Mère Teresa. Un peu plus surélevés, ils ont quelque chance de résister encore.

L'eau fait alors sa jonction avec le premier torrent arrière et nous voilà complètement inondé. Les trois hectares de ICOD sont uniformément recouvert d'eau boueuse. Seuls les cocotiers, palmiers et autres arbres percent la nappe brune, ainsi bien sûr que le tertre où se trouve la maison de prière. La presque île est devenue une mini-île exondée. De l'îlot, on n'en aperçoit que le sommet. Comme nous savons par la radio que ce n'est (pour nous) que temporaire, il n'y a pas trop d'affolement. On a par ailleurs confiance en nos bâtiments qui ont tous des piliers internes en béton, ce qui fait même si les murs souffrent, l'ensemble ne peut s'écrouler. De plus, cette conjugaison de pluies, haute marée équinoxiale de pleine lune, et les 3500 mètres cubes/secondes déversés par le barrage, ne peut être que limitée. Pour les villageois dont les maisons en boue et pisé s'effondrent sous le premier choc, c'est une catastrophe. Pas pour nous. Tout le monde est mis à contribution : il faut surélever tout le matériel intérieur, y compris les armoires. Celles qui dorment par terre dormiront sur des bancs ou des planches surélevées par des briques.

Puis il faut penser aux animaux. Vite, nous courrons (le mot exact serait plutôt ramons) sur l'île. Le pont est déjà sous l'eau. Zut et re-zut ! Elle atteint la taille, ce qui est fatal pour l'appareil de photos avec lequel j'avais essayé d'immortaliser les événements ! La tuile, quoi ! On arrive juste à temps. Une pintade est déjà noyée Les lapins sont debout, avec juste la tête hors de l'eau. On les libère rapidement et ils vont rejoindre avec les dindons, les autres pintades, les coqs, les oies et les canards sur la grande butte au-dessus de leurs cages souterraines. Pour les porcs et moutons on ne peut rien faire. On ne les évacuera que le lendemain avec tout ce petit monde caquetant et piaillant dans une des grandes salles du Centre de formation. Car l'eau est redescendue lentement après trois heures, c'est à dire deux heures du matin. Même scénario le lendemain à midi. L'eau atteint 3,50 mètres au-dessus du niveau de la rivière, mais n'arrive toujours que par derrière. La nuit, elle a définitivement conquis la maison de Toussi (notre pauvre famille d'aliénés) avec 50 centimètres d'eau. Ailleurs, elle lèche littéralement les planchers. Cependant, on en est quitte pour la peur, et la certitude que nous sommes des vernis face à des millions d'autres. Nous en avons encore probablement pour deux ou trois jours comme cela, mais les eaux décroissent à chaque période.

Les enfants sont aux anges, surtout le petit Rana. Juché sur mes épaules, il exige que je le transporte sur le chemin entre l'étang et la rizière, quand l'eau n'atteint que trente centimètres. Les flots se précipitent alors comme des mini-niagaras dans l'étang encore en contre-bas pour quelque temps. Le bruit est tel qu'on ne peut s'entendre. Mais le jeu devient vite dangereux et deux solides ouvriers m'encadrent pour résister à la force du courant. Puis le courant se calme et il faut partir car l'eau monte uniformément et atteindra en quelques minutes un mètre cinquante en cet endroit, nivelant rizière et étang. C'est en un de ces moments que nous avons aperçu au loin un énorme cobra, nageant vigoureusement avec sa tête hors de l'eau. Aucun danger à cette distance, car il a plus peur que nous. Mais que ce soit midi ou minuit, le petit tyran exige et le vieux 'Dadou n'a qu'à s'exécuter. J'en profite autant que lui, car le spectacle est prenant et c'est peut-être ma dernière inondation. Je ne sais si ces calamités existent au ciel !

Voilà donc l'inauguration de notre Maison de Prière reportée aux calendes indiennes, ce qui est fort ennuyeux Et que dire des réparations qu'il va falloir entreprendre immédiatement ! Mais finalement, on s'en est bien sorti, ce qui n'est pas le cas de millions de sinistrés qui commencent seulement le chemin de souffrance.